

Voyage dans l'Oberland bernois par J. R. Wyss, professeur, traduit de l'allemande par H. a. C. avec figures, première partie, Berne, chez J.J. Bourgdorfer, 1817, pp. 386 à 396.

L'autre route qui, depuis la bifurcation, va en droiture à Unspunnen, est trop boisée pour laisser un champ étendu à la vue ; cependant, elle débouche enfin dans une belle plaine et tourne autour d'une grande prairie, comme pour indiquer que l'on doit s'arrêter dans ces lieux. Cette prairie a été le théâtre de la fête des bergers, qu'on a célébré le 17 août 1805, jour de St. Berchtold, et à la même époque en 1808, et qui a attiré un si grand concours de Suisses et d'étrangers.

Son excellence M. Nic. Fréd. De Mülinen, Avoyer du canton de Berne, amateur distingué et savant connaisseur des antiquités de la Suisse, avait conçu l'idée d'instituer une fête populaire et patriotique, dans les temps malheureux où l'influence de Napoléon tendait à détruire notre esprit national. Ce digne magistrat espérait trouver dans cette institution un moyen de le ranimer et de le maintenir. Tous les amis de nos antiques mœurs et de l'honneur de la suisse se réunirent dans ce but par des signatures et des cotisations d'argent, le Gouvernement lui-même y contribua, et le plan de la fête fut tracé et publié par l'un de ses plus zélés promoteurs, M. Sigismond-Frédéric Wagner de Berne.

Le beau pays de l'Oberland avait plus de titres que tout autre pour en être le théâtre, et la plaine au pied d'Unspunnen, choisie avec autant de goût que de discernement, devait fournir le lieu de la scène. Le 17 août, jour consacré à la mémoire du fondateur de Berne, Berchtold V, duc de Zäringen, tombant heureusement dans la belle saison, fut fixé pour la célébration de ces jeux, dans lesquels les bergers des Alpes devaient seuls figurer, mettre en scène les différents exercices qui sont particuliers aux peuples de nos montagnes, et disputer les prix que le Gouvernement avait fourni et qui, décernés publiquement, devaient exciter une grande émulation. La musique champêtre du cor des Alpes, la lutte, le tir au blanc, les chants nationaux, une sorte de disque qui consiste à lancer des pierres énormes à une certaine distance, devaient être tour à tour les objets de ces joyeux défis. La fête se terminait par des danses, des banquets et par des chants qu'inspirait la circonstance. On avait frappé une médaille qui est déjà devenue très rare. Elle représente d'un côté un habitant d'Oberhasli jouant du cor des Alpes, avec la devise : A l'honneur du cor des Alpes. Sur le revers sont ces mots : Fête des bergers des Alpes suisses à Unspunnen, canton de Berne. On fit circuler d'avance plusieurs poésies analogues et des copies de quelques ranz des vaches et du poème de Haller sur les Alpes en feuilles volantes. Madame Harmes, célèbre en Allemagne sous le nom de Mad. De Berlepsch, par ses ouvrages pleins d'esprit, d'imagination et de goût, avait fait imprimer des stances patriotiques qui furent chantées avec un grand intérêt par tous les convives. Deux poètes nationaux avaient composé quelques morceaux dans le dialecte populaire de l'Oberland, et une romance

dont le sujet un peu embelli est tiré d'une tradition qui se rapporte au château d'Unspunnen. Ida, fille de Burkhard, dernier seigneur de cet antique donjon, avait été enlevée, contre le gré de son père par le noble Walther de Wädischwyl, un des vassaux et compagnons d'armes du duc Berchtold. Après maintes années passées dans les combats, le père affligé, solitaire dans son manoir, pleurait encore la perte de son enfant chéri. Un jour deux pèlerins viennent lui demander l'hospitalité ; il les accueille avec bonté et leur raconte ses chagrins. Tout à coup ils se dépouillent de leurs barbes postiches et de leurs frocs, et Burkhard reconnaît le duc Berchtold avec son jeune ami, auquel il pardonne, sur les instances du prince. C'est ainsi que le château d'Unspunnen parvint à Walther de Wädischwyl, que les chroniques citent comme le premier voyer de Berne, ce qui prouve combien il était estimé du duc et de ses concitoyens.

Madame de Staël, dans son ouvrage sur l'Allemagne, à la fin de la première partie, a rendu un témoignage éclatant de cette fête et de l'intérêt qu'elle a excité chez tous les étrangers qui y ont assisté les deux fois qu'elle a eu lieu. Stapfer en a donné aussi une description fidèle dans son Voyage pittoresque dans l'Oberland, à l'article des Ruines d'Unspunnen. Il rappelle que la dernière de ces journées fut embellie par la présence du prince royal de Bavière et de trois femmes célèbres, Mesdames de Staël, Récamier et Lebrun.

Quoique le beau temps ne fut pas très assuré, on vit dans un seul après-midi 58 voitures sur la route de Berne à Thun, qui se rendaient à Interlaken. On avait retenu des logements non seulement dans les auberges, mais aussi dans toutes les maisons particulières du Bödelein, et plus de 600 personnes vinrent les occuper, sans compter celles qui allèrent loger chez leurs amis ou leurs connaissances. Les deux Chefs de la République de Berne, MM. les Avoyers de Watteville et de Mülinen, honorèrent aussi cette fête de leur présence et d'un intérêt tout particulier. En 1808, le jour de Saint Berchtold tombait sur un samedi ; à huit heures du matin, le cortège partit du château d'Interlaken. La moitié des tireurs au blanc ouvrait la marche ; ils étaient suivis par les joueurs de cor, les lutteurs, les discoboles ou lanceurs de pierres ; venaient ensuite les juges des combats et les magistrats de la contrée ; puis les fondateurs de la fête, les curieux étrangers et indigènes qui voulurent s'y joindre ; un corps de musiciens amateurs doués de talents distingués ; enfin, la seconde moitié des tireurs.

Entre les différents groupes de cette procession on avait placé de chanteurs des deux sexes, qui faisaient retentir alternativement leurs voix harmonieuses, jusqu'à ce qu'on fut arrivé, au travers d'une foule de spectateurs, sur la prairie près d'Unspunnen, entourée de trois côtés de coteaux doucement inclinés et formant un amphithéâtre de verdure. Là, assis sur le gazon, on pouvait jouir commodément de tout le spectacle, ainsi que de l'aspect romantique des ruines de l'ancien château et de la vue de la Jungfrau. Le quatrième côté de l'arène était clos par une haie vive et par de nombreux arbres fruitiers, sous lesquels étaient

dressées quelques tentes où l'on trouvait des rafraîchissements et des mets de toute espèce¹.

Le cortège fut accueilli à son arrivée par des chants et par une espèce de cris usités parmi les bergers des Alpes. Ce sont des sons prolongés qui passent alternativement du haut en bas et qui sont extrêmement purs et mélodieux. On les entend souvent au loin sur les montagnes, répétés par les échos des vallées solitaires. On conduisit les tireurs sur la place destinée au tirage, où ils commencèrent un défi d'habileté dans cet exercice, sous l'inspection de M. Thormann, Préfet à Interlaken, tandis que les chœurs des chanteurs et des musiciens, ainsi que la foule des spectateurs occupaient des sièges champêtres, ou s'asseyaient sur le gazon, autour de l'enceinte principale. Dans l'intérieur du cercle, les lutteurs, les lanceurs de pierres, formaient différents groupes. Les juges des combats, trois paysans experts de la contrée et M. Théophile Studer de Berne, versé dans les usages et les jeux des bergers, se placèrent au centre de l'amphithéâtre. Les lanceurs de pierres de l'Oberland commencèrent alors leurs jeux au son des instruments. Ils étaient au nombre de douze et devaient jeter un caillou du poids de 36 livres vers un but posé à une certaine distance. Debout, sur une pierre fixée en terre, reposant seulement sur la jambe droite, ils tenaient le caillou sur la paume de la main droite, à peu près à la hauteur de leur tête, et le lançaient droit devant eux, en faisant un effort de tout leur corps. On fit ensuite le même exercice d'une autre manière, telle qu'elle est usitée dans le pays d'Appenzell. Deux hommes vigoureux et élancés de ce canton, dans leur costume national, firent preuve d'une force extraordinaire. Ils prirent une pierre ronde pesant 184 livres, la portèrent avec les deux mains sur l'épaule droite et la lancèrent à la distance de 10 pieds sans faire aucun mouvement du corps, ni des jambes.

Les luttes succédèrent à cette scène, et jamais on n'a déployé autant d'adresse et de force ; jamais on n'a montré des dispositions plus pacifiques, plus de respect pour l'ordre prescrit. La vigueur, l'aplomb des habitants trapus de l'Emmenthal, mis en opposition avec l'adresse, la célérité des sveltes Oberlandais, offrait un spectacle infiniment intéressant. Dans les intervalles de ces exercices qui durèrent assez longtemps, deux joueurs de cor des Alpes se faisaient entendre alternativement et se disputaient le prix de cette musique singulière, mais qui n'est pas sans agrément. En l'admettant dans le nombre des jeux de cette journée, on avait eu le but de la remettre en vogue, et le petit nombre des émules prouvait qu'il était nécessaire d'encourager et de faire revivre cet art qui commençait à tomber en désuétude et qui cadre si bien avec les tableaux d'idylles que présentent les Alpes.

Les joutes se terminèrent par un banquet dressé sur plusieurs tables sous les tentes, auquel les fondateurs de la fête, les vainqueurs des jeux, les préposés et les spectateurs les plus considérés prirent place. Huit chevaliers d'honneur

¹ On peut se représenter cette scène en voyant le dessin que M. König en a publié, dans une planche coloriée.

s'étaient chargés du soin d'arranger, d'y maintenir l'ordre et de placer les étrangers. Les Dames distinguées qui s'y trouvaient furent placées à la table des préposés. Des couplets joyeux, composés pour la circonstance, furent chantés et entremêlés de santés et de toasts. Le premier fut porté à la liberté et à la prospérité de la Confédération suisse, à sa constante et fraternelle union et à la restauration de son ancien esprit public. Un des suivants s'adressa aux vainqueurs de la fête, aux chantres des vertus des Suisses et des plaisirs champêtres. Le dernier contenait l'expression de la reconnaissance envers les étrangers qui avaient honoré cette fête de leur présence. Le bel hymne de Ma. Emilie Harmes, entrecoupé de chœurs, fut répété avec enthousiasme par tous les convives. De tous côtés on voyait sous les arbres, sur la pelouse, sur la pente des coteaux, des groupes de promeneurs, des repas champêtres et mêmes quelques danses.

Après le festin on procéda à la distribution solennelle des prix. Trois des premières Dames de Berne, accompagnées des deux Avoyers et du Préfet d'Interlaken, allèrent se placer auprès d'une espèce d'autel chargé des objets destinés aux vainqueurs, où se trouvaient déjà les juges des jeux et les musiciens. A 60 pas de là étaient assis les combattants. Deux hérauts appelèrent à haute voix ceux qui avaient remporté la victoire. A mesure que l'un d'eux était proclamé, il s'approchait de l'autel au son des clairons et recevait la récompense de son adresse ou de sa force, et des éloges prononcés avec aménité par les Dames qui distribuaient les prix. Les joueurs de cor en obtinrent deux ; le premier une brebis de race espagnole avec son agneau, et une médaille d'argent, fixée à un ruban, fut décernée à Ulrich Joss de Walkringen. Le premier prix du tir fut donné à J.G. Beugger d'Aarmühle. C'était une carabine faite par le célèbre armurier Ulrich à Berne, portant sur le canon cette inscription en caractères d'argent : Le Conseil d'Etat de Berne, au meilleur tireur. Entre les 13 prix destinés aux lutteurs, le plus beau fut départi à Hans Stählin de Brienz. Il consistait en une ceinture, un bonnet et un sac à l'usage des vachers, le tout de cuir anglais orné de broderies et une médaille d'argent.

Ant. Jos. Dörig de Schwendi, dans le canton d'Appenzell (Rhodes intérieurs), fut proclamé le plus habile lanceur de pierres et obtint les mêmes objets que le précédent ; mais, s'étant trouvé indisposé pour d'être imprudemment rafraîchi, son rival et compatriote Jos. Ant. Fässler se chargea de les lui remettre avec autant de plaisir que s'il les eût gagné lui-même, et fut très satisfait de recevoir le second prix qui lui fut accordé. On en distribua de même à deux vigoureux Oberlandais qui avaient le mieux réussi à lancer les pierres à la manière bernoise.

Enfin, Hans Kährli, maître d'école à Brienz, et Hans Ritschard d'Aarmühle obtinrent pour prix du chant, des recueils de chansons, dont on distribua aussi quelques exemplaires à des jeunes filles du pays. Trois joueurs de cor de chasse du Frutighal et trois chanteuses du canton de Lucerne reçurent des petites

récompenses, de sorte que même les talents de second ordre ne furent pas oubliés.

Le reste de la journée se passa en danses champêtres, en repas, en promenades qui se prolongèrent jusques bien avant dans la nuit. Il y eut bal et souper chez le Préfet pour les personnes de la première classe. Mais l'impression du plaisir dont on avait joui dans cette belle journée dura encore bien des jours après qu'elle fut écoulée, et se répandit dans toutes les vallées de l'Oberland, que plusieurs étrangers allèrent visiter en quittant le Bodeleïn.

On conserve au château d'Interlaken, comme un monument de cette fête, deux coupes de bois sculptées par un artiste habile, quoique simple paysan, nommé Abhart, de Kerns, dans le canton d'Unterwalden, et qui son remarquables tant par le fini de leur travail que par les objets qu'ils représentent. Le pied de l'une est formé du groupe des trois premiers confédérés de la Suisse, au Grütli ; sur le couvercle est représenté le fils de Guillaume Tell, tenant dans sa main élevée la pomme percée d'une flèche. L'autre coupe repose sur un pied ordinaire et orné de feuillages ; on voit sur sa circonférence quatre figures qui rappellent les différents jeux de la fête, savoir : un joueur de cor des Alpes, deux lutteurs, un lanceur de pierres et un tireur avec une carabine. Le pommeau du couvercle est formé par un jeune berger qui tient, d'un air triomphant, la médaille des prix, suspendue à son ruban, avec l'inscription : Honneur au vainqueur. Ces deux jolis vases avaient été faits pour cette occasion ; ils ornèrent la table des fondateurs et des combattants et passèrent à la ronde entre les mains de tous les convives pour les toasts.

Ainsi se termina une fête dont l'idée fut aussi heureuse que son exécution. Ce sont les malheurs des temps qui ont empêché qu'elle ne se soit renouvelée une troisième fois, et qu'on n'ait fourni aux frais considérables qu'elle exige. Puisse-t-elle bientôt se répéter comme le présage d'une éternelle paix intérieure dans notre patrie et de sa constante prospérité ! Puisse-t-elle attirer un nombre encore plus considérable de vrais Suisses, et par son retour régulier devenir, ainsi que les Olympiades, la base de notre chronologie. Les prix qu'on distribuait dans les augustes fêtes de la Grèce n'avaient pas plus de valeur que les nôtres ; mais il nous manque cet enthousiasme qui exaltait ce peuple spirituel ; il nous manque un Pindare pour célébrer nos jeux. Un ancien poète grec n'aurait pas résisté à faire mention dans un épigramme de cette énorme masse que le robuste Appenzellois lança avec une force si remarquable, qui gît maintenant au bord d'une haie sur la route de Wilderswyl et qui attend dans l'oubli le renouvellement de la joyeuse fête, où elle devint un instrument de gloire.